

Combien pèsent 30.000 espèces de mollusques continentaux face à *une* espèce de grand mammifère charismatique, disons le tigre ou le gorille ? Pas grand chose, semble-t-il, si l'on en juge par la place occupée par les invertébrés dans les communiqués de presse diffusés à l'occasion de la sortie de l'édition 2008 de la *Red List of Threatened Species* de l'UICN. Ça, c'est le verre à moitié vide. Un motif de ronchonner et de désespérer de l'évolution des mentalités vis-à-vis des compartiments "négligés" de la biodiversité : invertébrés, plantes, champignons. Le tigre vaudra toujours plus que 400.000 espèces de coléoptères...

Pourtant, le verre à moitié plein existe aussi, je l'ai rencontré. Du 5 au 10 octobre 2008, le congrès mondial de la nature, organisé par l'UICN, a réuni à Barcelone pas moins de... 7800 personnes ! On y cotoyait quelques scientifiques pur jus, comme moi, très minoritaires, et quelques grandes institutions académiques (Kew Botanical Gardens, Smithsonian Institution), au milieu d'un joyeux mélange d'Indiens amazoniens en plumes représentant les peuples indigènes, des activistes "new age" de la protection du dugong, des représentants de la Banque Mondiale, du Fonds pour l'Environnement Mondial, ou de grandes fondations, les responsables biodiversité ou environnement de grandes entreprises, et bien entendu les grandes ONG de protection et gestion de la nature, de la *Wildlife Conservation Society* à *Conservation International*, en passant par *The Nature Conservancy*... En l'espace de 4 jours, pas moins de 800 tables-rondes, séminaires, cafés-débats, conférences... Bref, un extraordinaire forum, une grande "foire" dans le bon sens du terme, c'est à dire un endroit où l'on expose son savoir-faire, où l'on rencontre, où l'on achète et où on vend - même si ce qu'on achète et ce qu'on vend, c'est de l'image, des idées, des contacts, du lobbying.

J'avais dans les années 1990 participé à des "steering committees" (comités de pilotage) de la Commission de Sauvegarde des Espèces de l'UICN, à Manaus et Djerba, mais là, à Barcelone, c'était mon premier congrès mondial de l'Union. Le précédent, à Bangkok en 2004, avait été celui du "changement climatique". Je pense que le cru "Barcelone 2008" est celui du retour des "espèces". Depuis une bonne quinzaine d'années, prononcer le mot "espèces" dans une assemblée de ce type, c'était l'assurance de passer immédiatement pour un attardé qui n'avait pas compris que les espèces ne comptent pas pour elles-mêmes, et que seul le fonctionnement des écosystèmes et leur valorisation économique pouvaient constituer des objectifs et/ou des moyens convenables d'intéresser le public et les décideurs à la conservation de la biodiversité... Bref, les *espèces* étaient "démodées". Alors, qu'est ce qui me fait dire que les espèces redeviennent à la mode ? Plusieurs choses. Ce qui m'a sans doute le plus impressionné à Barcelone, c'est la publication du *Threatened Amphibians of the World*, un monumental travail collectif impliquant plus de 600 auteurs-experts qui ont passé en revue une par une *chacune* des 6232 espèces d'amphibiens de la planète. Je suis admiratif (et vert de jalousie) de la qualité et de la quantité des connaissances qui ont été rassemblées pour la première fois dans cet ouvrage, et également admiratif du savoir-faire déployé par Simon Stuart pour arriver à ce paroxysme éditorial. Chapeau ! *Threatened Amphibians of the World* a eu sur moi le même effet de stimulation scientifique que la publication, en son temps (1998), d'*Endemic Bird Areas of the World*. Autres signaux du retour en grâce des espèces : l'annonce, lors de la cérémonie de clôture du congrès, de la création par le prince héritier d'Abu Dhabi d'un fonds de soutien ciblé sur les "Espèces" ; et puis, sans aucun doute, le programme Liste Rouge est un des enfants chéris de Julia Marton-Lefèvre, la directrice générale de l'UICN. Enfin, Russell Mittermeier, le très influent président du très puissant *Conservation International*, est aussi un homme des "espèces".

Passés ces moments où l'on croit qu'on peut (un peu) changer le monde, que reste-t-il ? Je retiens de mes lectures malacologiques de ces derniers mois deux découvertes pour moi emblématiques. D'abord la description, par Ben Rowson (National Museum of Wales) et W. Symondson (Université de Cardiff),



[...] le numéro d'octobre (du magazine *National Geographic France*, dessin de Gilbert Hodebert, avec son aimable autorisation, NDLR) présente *Nesoropupa nathaliae* Gargominy, 2008, un petit vertiginidé endémique des hautes montagnes de Tahiti. Introductions d'aliens, fragmentation de l'habitat, changement climatique : tout y est. Dans 50 ans, ne restera-t-il de *Nesoropupa nathaliae* que des spécimens dans les collections des musées ?

de *Selenochlamys ysbryda*, une nouvelle limace de la famille des Trigonochlamydidae, famille endémique du Caucase (*J. Conch.* 39 : 537-552). Oui, mais *Selenochlamys ysbryda* a été découvert dans un jardin du Pays de Galles : il s'agit sans aucun doute, comme *Boettgerilla pallens*, d'une espèce introduite - inconnue dans son aire de distribution d'origine - et acclimatée en Grande-Bretagne. A quand sa première signalisation en France ? Et puis, une autre description d'espèce nouvelle, celle d'*Oxychilus edmundi* Falkner, 2008, un nouvel Oxychilidé endémique de la vallée de Porto, sur la côte ouest de Corse, décrite dans un volume de *Basteria* (72, 135-141) publié à l'occasion du départ en retraite d'Edmund Gittenberger, qui aura marqué depuis près de 40 ans la malacologie continentale européenne. Ces deux découvertes symbolisent à mes yeux les enjeux auxquels les malacologistes européens ont à faire face : notre malacofaune continentale n'est pas encore complètement inventoriée, et chaque espèce - même endémique, même patrimoniale - pèse si peu face à un couple d'Aigle de Bonelli ; et en même temps, le grand rouleau compresseur de la mondialisation est en train d'amener la banalisation à travers les introductions et les extinctions.

Faire partager l'exaltation de la découverte de la biodiversité, c'est déjà envoyer un message positif ; c'est envoyer le message que le monde reste incroyablement riche, bizarre, et imprédictible ; c'est, implicitement, envoyer le message que l'on ne veut pas que tout ça disparaisse, n'est ce pas ? Ce sont ces messages que nous avons en tête lorsque nous avons lancé, au début de l'année, la rubrique *Quoi de neuf, Monsieur Noé ?* dans le magazine National Geographic France. Chaque mois, Céline Lison, Benoit Fontaine et moi présentons une nouvelle espèce d'insecte, de plante, de poisson, de champignon, d'oiseau, ou même d'acarien, une espèce qui vient d'être décrite quelque part dans le monde. Et un peu d'auto-promotion discrète ne faisant jamais de mal, le numéro d'octobre présente *Nesoropupa nathaliae* Gargominy, 2008, un petit vertiginidé endémique des hautes montagnes de Tahiti. Introductions d'aliens, fragmentation de l'habitat, changement climatique : tout y est. Dans 50 ans, ne restera-t-il de *Nesoropupa nathaliae* que des spécimens dans les collections des musées ? ■

**Philippe Bouchet**

Muséum national d'Histoire naturelle de Paris

18 novembre 2008